

Témoignage, forme mémorielle et narration spatiale : l'exemple d'une exposition sur les migrations

VÉRONIQUE DASSIÉ

Depuis l'aube du XXI^e siècle, les attentats du World Trade Center à New York, le conflit irakien, les printemps arabes puis la guerre en Syrie alimentent l'idée d'un « choc de civilisations », selon la formule désormais célèbre de Samuel Huntington (1994). Œuvrer à « la reconnaissance de l'apport des étrangers dans la construction de la France » et « faire évoluer les regards et les mentalités au sujet des phénomènes migratoires » est ainsi devenu l'objectif de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, vue comme dispositif à même d'aider à « ressouder la cohésion nationale »¹. C'est dans ce contexte que se multiplient les mises en récit mémorielles et les expositions à propos des migrations en France². Si les travaux menés sur la patrimonialisation des migrations se sont multipliés³, les formes de restitution culturelle sur ce thème également, que ce soit au titre de l'inclusion sociale par la muséalisation (Zlatkou 2018) ou pour en performer les représentations (Guellouz 2017). Mais que racontent ces propositions ? De quelle manière la mémoire y est-elle travaillée ?

À partir de l'étude de la mise en place d'une exposition dans le Loiret, cet article propose de revenir sur le processus de mise en visibilité qui se déploie autour des témoignages des migrations et de la rencontre entre enquête ethnologique et production culturelle⁴. Il s'agit moins d'aborder

¹ Proposition de Jacques Toubon dans sa lettre de mission au premier ministre du second gouvernement de Jacques Chirac en 2003 lors de la phase de préfiguration de l'ouverture de la Cité de l'Histoire de l'Immigration.

² Ces constructions mémorielles ne sont pas propres ni à notre époque, ni à la France (voir Bausant et al. 2015). Pour une synthèse des expositions sur les migrations en France, voir *Exposer les migrations* (2018).

³ En France, un programme soutenu par l'ACSE (Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité) de 2006-2008 a permis de développer des études régionales sur l'histoire de l'immigration ; en 2008 et 2009, la mission à l'Ethnologie du Ministère de la culture et de la communication a lancé un programme de recherches sur les patrimonialisations de l'immigration.

⁴ L'exposition *Mémoires voyageuses* dont il est question ici a été installée du 29 novembre au 6 décembre 2016 dans la salle polyvalente de l'espace Multiservices de l'agglomération montoisaise, puis du 3 au 31 janvier 2017 dans sa médiathèque. Ce projet est né de la démarche collaborative mise

la manière dont est construit le propos d'une exposition, telle que les perspectives socio-sémiotiques l'ont déjà envisagée dans une optique de médiation (Davallon 1999), que de penser ce que le dispositif d'exposition fait à la pensée anthropologique. Je m'appuierai pour cela sur les circonstances qui ont amené la communauté ukrainienne du Montargois à prendre part à la réalisation de l'exposition, la mise en visibilité des souvenirs, oraux et matériels, questionnant la forme des récits produits mais aussi les motivations qui rendent leur présentation publique possible⁵.

Faire mémoire commune ?

Les témoignages oraux recueillis peuvent avoir des formes très diverses, selon les contextes de la migration concernée, l'histoire des témoins, mais aussi leur habitude oratoire. L'exemple de la communauté ukrainienne du Montargois en est emblématique. Mes premières rencontres avec elle remontent à 2008. J'entamais alors une recherche sur les mémoires des migrations dans cette agglomération⁶ et une connaissance m'avait orientée vers Sylvie Orlyk, présentée comme la personne à rencontrer à ce sujet. La mère de mon interlocuteur, une des dernières personnes nées en Ukraine dans les années 30 présente sur l'agglomération, ne pouvait plus raconter sa propre histoire suite à un accident vasculaire cérébral. Loin de clore la démarche ethnologique, cette perte renforçait le sentiment d'une urgence, justifiant une sauvegarde de la mémoire. Sylvie était désignée comme la cheville ouvrière de ce projet. Elle s'avéra effectivement une aide précieuse pour rencontrer des témoins au sein de la communauté ukrainienne locale, mobilisant ses nombreux contacts pour qu'ils ouvrent leur porte à l'ethnologue.

Au fil des rencontres, je compris que derrière le « nous, Ukrainiens » mis en avant par les témoins, se cachait toutefois une mémoire très éclatante

en œuvre pour la préparation de l'exposition régionale *Histoire(s) de migrations* installée au Musée d'histoire d'Orléans du 24 mars au 9 juillet 2017 (Bertheleu, Dassié, Etienne, Garnier 2018). La mise en place de groupes de travail locaux dans toute la région pour fabriquer l'exposition régionale avait fait naître en Montargois l'attente d'une exposition locale, complémentaire de l'exposition régionale.

⁵ Les Ukrainiens du Montargois ne sont pas les seuls à avoir participé. L'observation des entreprises mémorielles de ce groupe depuis les années 2008 et sa forte implication dans le projet d'exposition a motivé la focale ukrainienne de cet article.

⁶ Cette première recherche collective régionale a été coordonnée par Hélène Bertheleu (2011).

VÉRONIQUE DASSIÉ, *Témoignage, forme mémorielle et narration spatiale : l'exemple d'une exposition sur les migrations*

Dans cet article, l'auteur aborde les formes de narration qui se sont déployées à la faveur de la préparation d'une exposition sur les migrations dans une petite agglomération du Loiret en France entre 2014 et 2017. Pour ce faire, elle analyse le long processus de mise en visibilité des témoignages des migrations sur ce territoire et les effets de la rencontre entre enquête ethnologique et production culturelle, en revenant sur les circonstances qui ont amené la communauté ukrainienne locale à prendre part à ce projet. La mise en visibilité des souvenirs, oraux et matériels, y questionne non seulement la forme des récits produits mais aussi les motivations qui rendent leur présentation publique possible. La prise en compte de la matérialité des souvenirs s'avère ainsi être une des données d'un travail de mémoire. Celui-ci s'opère de manière conjointe et questionne autant les modalités de production du savoir que les enjeux, individuels et collectifs, d'une réparation qui passe par la mise en visibilité d'une mémoire commune.

Testimony, material Memories and spatial Storytelling : the example of an Exhibition on Migration

In this paper, the author discusses the forms of narrative that took place during the preparation of an exhibition about migration in a small urban area of Loiret, France, between 2014 and 2017. That for, she analyses the long process that make possible to unveil the testimonies of migration in this territory and the effects of the relation between ethnological investigation and cultural production, returning to the circumstances that involved the local Ukrainian community in this project. The visibility of memories, both oral and material, questions not only the form of the narratives produced but also the motivations that allow their presentation possible. Considering of the materiality of memories thus seems to be one of the conditions of the memory work. It takes place in a joint manner and which questions both the modalities of knowledge production and the stakes, individual and collective, of a repair that involves the visibility of a common memory.

L'esclavage et la traite atlantique dans les musées en France métropolitaine. Etat des lieux et enjeux

VERONICA LANDI

Introduction

Le thème de la migration contemporaine en Europe se retrouve lié à plusieurs niveaux au passé colonialiste et esclavagiste des pays occidentaux : du point de vue historique et politique, car l'on y retrouve une grande partie de ses causes, mais aussi sur le plan des sciences sociales, où l'on doit regarder afin de comprendre qu'il n'y a rien de nouveau dans la façon dont les pays de l'Europe occidentale choisissent de se confronter à l'Autre¹. C'est une thèse largement acceptée, en effet, que la décolonisation, la fin de l'impérialisme, la fin de l'esclavage légalisé n'ont pas, à eux seuls, pu contester le racisme qui avait pénétré si profondément dans la société aussi bien que dans les institutions.

La représentation du passé n'est alors nullement *neutre* (elle ne l'est d'ailleurs jamais) mais constitue au contraire un instrument précieux afin de mesurer la portée du colonialisme et de l'esclavagisme aujourd'hui, et d'avoir une perspective plus ample sur l'esclavage contemporain (dit aussi *esclavage moderne* par l'Unesco) aussi bien que sur les politiques migratoires et dites *d'intégration*. À cet égard, le musée, en tant qu'incarnation matérielle et publique du récit identitaire de l'état sur soi-même, devient un lieu d'observation privilégié.

C'est pour cette raison que, à travers le présent article, j'essaierai de tracer une esquisse de l'état des lieux des thèmes de la traite atlantique et de l'esclavage en France métropolitaine, en espérant que cela puisse servir par la suite à des études plus approfondies. Trois considérations me poussent à limiter ainsi l'aire géographique de cette étude, en excluant les DROM : tout d'abord, la mémoire collective des descendants d'esclaves ne peut ni ne doit être analysée par les mêmes instruments que celle des

¹ Voir Vergès (2013b).

descendants des esclavagistes², et c'est à cette dernière que je m'intéresse ici ; de surcroît, je ne dispose ni de l'espace dans cet article, ni des connaissances spécifiques nécessaires pour affronter l'étude de la représentation de l'histoire de l'esclavage dans les lieux qui l'ont vécu du côté des esclaves ; et finalement, sachant que mon regard n'est nullement neutre non plus, je préfère le porter sur une représentation européenne plutôt que de risquer de parler à la place des « *subalterns* »³ d'une position de privilège, ce qui a déjà été trop souvent fait (voir à ce propos Spivak 1993).

La situation en métropole

La représentation de l'esclavage au musée en France répond à une exigence qui a émergé dans les années 1990, et en particulier après 1994, quand l'Unesco lance le projet *La Route de l'esclave*, et après le 27 avril 1998 (Cent cinquantième de l'abolition de l'esclavage)⁴ : il s'agit d'une demande mémorielle relative en particulier à la période coloniale. Cette demande mémorielle survient après une période de silence quasi-total sur le sujet, en France comme dans le reste de l'Europe postcoloniale. Ce changement dans la représentation du passé se reflète aussi dans les lois, et notamment dans la loi dite Taubira de 2001 (loi n°2001-434), qui déclare officiellement l'esclavage et la traite des esclaves comme crimes contre l'humanité, demande de trouver une date qui serve à commémorer leur abolition (le 10 mai sera ensuite retenu à ce but) et de laisser davantage d'espace à cette partie de l'histoire dans les manuels scolaires français.

Le mouvement mémoriel n'a pas arrêté de s'intensifier depuis, en dépit du fait qu'il ait rencontré plusieurs obstacles et même des reculs (l'exemple le plus éclatant étant sans doute l'article 4 de la loi n°2005-158 du 23 février 2005 sur la présence positive de la France dans les colonies, et surtout dans l'Afrique du nord – article ensuite modifié grâce à des nombreuses protestations de la part d'associations et d'historiens). En effet, ce mouvement n'est devenu que plus évident dans les dernières années,

² J'entends cela toujours sur le plan des états et jamais des individus, sachant bien qu'il ne serait pas possible (ou souhaitable) de considérer la population d'un état comme un bloc unique.

³ Bien que le terme originaire vienne des travaux de Gramsci, je l'emploie ici dans le sens lui donné par Spivak (1993).

⁴ Plus en particulier après le 23 mai qui a suivi le Cent cinquantième, date de la première *Marche silencieuse* mettant l'accent sur la révolte des esclaves martiniquais et emmenant dans l'espace public la nouvelle catégorie de descendant(e)s d'esclaves.

VERONICA LANDI, *L'esclavage et la traite atlantique dans les musées en France métropolitaine. Etat des lieux et enjeux*

Bien qu'il s'agisse d'un thème ancien, la parution officielle de la mémoire collective de l'esclavage dans l'espace public français est très récente (et controversée) : elle répond à une demande mémorielle qui s'est affirmée dans les années 1990, or les deux journées commémoratives de l'abolition de l'esclavage ne datent officiellement que de 2006 (le 10 Mai, *Journée commémorative de l'abolition de l'esclavage en France métropolitaine*) et 2008 (le 23 Mai, *Journée nationale de commémoration en hommage aux victimes de l'esclavage colonial*). Dans un contexte qui a témoigné d'une tentative de « reconnaître le rôle positif de la présence française outre-mer » (loi votée le 23 Février 2005, article révoqué par la suite), il est évident que toute forme de reconnaissance des crimes de l'esclavage et de la traite comme faisant partie de l'histoire de France est lourd de sens, et non seulement sur le plan symbolique. J'ai choisi de prendre en examen le musée en tant que lieu physique de la narration institutionnelle de l'histoire et de l'identité nationales et de la représentation de l'Autre. Dans mon article, je dresse une esquisse de l'état actuel de patrimonialisation de l'esclavage en France et surtout des enjeux en cause dans la représentation muséale. Je commencerai par un bref résumé de l'histoire de la surgie de la demande mémorielle en France et ses courants principaux ; je décrirai ensuite les trois musées en France métropolitaine qui ont une section dédiée aux thèmes de l'esclavage et de la traite des esclaves. Je détaillerai également le processus d'approbation (et successif rejet) de la construction d'un musée de l'esclavage à Paris, qui aurait été le premier dédié entièrement à ce thème en métropole ; en conclusion, je vais considérer quels sont les enjeux liés à ce type de construction de mémoire, et notamment s'il est possible de ne pas la rendre un autre instrument d'effacement de la mémoire des subalternes.

Status and issues of slavery and the Atlantic Slave Trade as subjects portrayed in French metropolitan museums

Although slavery is in no way a new subject, its collective memory has officially emerged in French public space quite recently (and in a controversial manner), mostly since the memorial movements of the 1990s. The two official commemoration days of the abolition of slavery were only officially adopted in 2006 (May 10th, *Journée commémorative de l'abolition de l'esclavage en France métropolitaine*) and in 2008 (May 23rd, *Journée nationale de commémoration en hommage aux victimes de l'esclavage colonial*). However, on the 23rd of February 2005 a law was voted which officially recognized «the positive role of the presence of

France in the colonies»: this article was later repealed, but it seems highly indicative of how recognizing the crimes of slavery and of the slave trade as part of French history bears many implications, not limited to a symbolic level. I have chosen to examine the museum as a physical embodiment of the state narrative on its history and identity and on its representation of the Other. In my article, I try to outline the state of the heritage of slavery in French public space and of the issues raised by a museum representing a piece of history that has always been told from the point of view of those in power. Firstly, I will briefly resume the beginning of the memorial movements in France and their main trends; I will then consider the three museums in metropolitan France that have a whole section dedicated to the themes of slavery and slave trade. I will describe the process of approval (and ultimate refusal) of a slavery museum that was to be built in Paris and would have been the first to be entirely dedicated to this theme in metropolitan France; lastly, I will analyse the issues implied in this type of construction of memory and whether this medium could be made into something else than another instrument of erasure of subaltern memory.

La letteratura italiana della migrazione: un patrimonio della nazione, a che prezzo?

CHIARA DENTI

Per prima cosa c'è bisogno di una precisazione: a che cosa ci si riferisce esattamente quando si parla di letteratura italiana della migrazione? Si tratta di una categoria che si è affermata – non senza forti riserve – dopo un lungo, complesso e articolato dibattito che ha visto alternarsi e confliggere una serie di etichette e definizioni (per citarne qualcuna ricordiamo: letteratura italoфона, letteratura minore, letteratura dell'immigrazione, letteratura postcoloniale), nel tentativo di caratterizzare con la maggior precisione possibile la produzione letteraria di scrittori/trici migranti (Mengozzi 2013a, 40-87). Ovvero, quella produzione emersa a seguito dei recenti flussi migratori che hanno avviato la trasformazione del paesaggio sociale italiano rovesciandone la dinamica storica, facendo cioè dell'Italia un paese di immigrazione. Oggi, con questa etichetta ci si riferisce comunemente a quel corpus di testi (romanzi, racconti, poesie) scritti da autori e autrici non-italiani/e che “scelgono” la lingua italiana come lingua di espressione letteraria (Quaquarelli 2017, 77)¹. Ma non solo. Il perimetro di tale categoria si è esteso fino a inglobare, in modo ovviamente molto discutibile, anche i cosiddetti scrittori di seconda generazione. Molto si è detto a proposito dei limiti di un simile ampliamento, che rimane assai controverso dal momento che gli scrittori in questione sono nati in Italia e che l'italiano è una delle loro lingue materne, se non la loro lingua materna.

Al momento del suo esordio la letteratura migrante viene accolta dall'italianistica italiana in un clima di generale disattenzione e forte reti-

¹ La scelta dell'italiano come lingua di scrittura è nella maggior parte dei casi una “scelta” necessaria, inevitabile, obbligata per approdare alla pubblicazione. A differenza delle lingue periferiche, la lingua italiana può contare su un mercato, su un lettorato, su lettori-acquirenti. E talvolta l'italiano è l'unica scelta possibile in ragione di un rapporto eminentemente orale con la lingua madre. Tuttavia, non si può trascurare il fatto che l'uso della lingua italiana sia il prodotto di una duplice imposizione: l'italiano è per un verso imposto dai percorsi migratori (l'Italia è un paese d'accoglienza) e, per altro verso, dall'organizzazione del sistema letterario mondiale (Casanova 1999). In virtù della sua posizione semi-centrale, l'italiano garantisce un inserimento potenziale nel circuito mondiale. Per un approfondimento di queste questioni si veda lo studio di Lucia Quaquarelli (2015).

cenza arrivando in certi casi a toccare forme di negazionismo². Studiato quasi esclusivamente da comparatisti e da sociologi della letteratura in Italia, questo corpus viene invece fin da subito guardato con grande interesse da studiosi italiani che lavorano all'estero, in particolare negli Stati Uniti, in Francia e Inghilterra. Le ragioni di questo contrasto geografico tra dentro e fuori l'Italia sono da ricercare, come ha rilevato Daniele Comberiati, in un rapporto con il canone che all'estero diventa ovviamente meno rigido e costrittivo (2015, 46). L'italianista oltre confine

si muove in uno spazio in cui l'italiano è lingua straniera, dunque in una condizione di minorità rispetto ad altre realtà linguistiche, operando una mediazione in primo luogo fra l'italiano e la lingua del paese d'accoglienza, in secondo luogo con le altre lingue straniere; è da tale posizione marginale che, per certi versi, risulta più facile intraprendere un percorso relativamente innovativo, perché lo scontro con la letteratura 'canonica' è meno netto. (Comberiati 2015, 46)

È interessante vedere come questo divario trovi significativamente una corrispondenza nei manuali-antologie scolastici. Questi ultimi costituiscono un punto d'osservazione privilegiato, in quanto danno conto di ciò che è stato canonizzato, di quel che si considera investito di valore estetico e culturale e quindi degno di essere tramandato. Passando in rassegna un campione di libri di testo per le scuole superiori, pubblicati di recente dalle principali case editrici italiane – Zanichelli, Pearson Paravia Mondadori, Garzanti – è emersa la totale assenza di questa produzione. Senza alcuna pretesa di esaustività, questo parzialissimo inventario ci sembra comunque assai indicativo di una tendenza generale che sembra essere la norma.

Allargando lo sguardo ai manuali di italiano per stranieri ci troviamo di fronte a un quadro decisamente differente: una campionatura, altrettanto rapida e incompleta di questi testi (precisiamolo fin d'ora), mostra come la letteratura della migrazione si stia, qui, progressivamente ritagliando un proprio spazio. Se si vuole qualche esempio puntuale, basta prendere manuali come *Caleidoscopio Italiano* (2014) e *Nuovo Contatto*

² Si segnala, a titolo di esempio, l'affermazione di Alberto Asor Rosa che nella sua *Storia europea della letteratura italiana*, pubblicata nel 2009 e dunque a vent'anni dalla comparsa della letteratura migrante, dichiara: «fra pochi anni si formeranno in Italia cittadini dalle provenienze più disparate che dovranno studiare testi scolastici che descrivono la storia della letteratura italiana, leggere libri scritti in lingua italiana e, forse, scriverne» (2009, 596). A tal proposito Ugo Fracassa parla di una «schizofrenica attitudine della critica accademica» (2012, 137-151).

CHIARA DENTI, *La letteratura italiana della migrazione: un patrimonio della nazione, a che prezzo?*

Fin dalla sua comparsa la letteratura della migrazione italiana stenta a trovare posto e legittimità all'interno della letteratura nazionale. Oggetto di aperto negazionismo o di neutra indifferenza, a seconda dei casi, essa viene considerata un insieme a parte e gerarchicamente inferiore rispetto alla letteratura italiana *tout court* sancendo una scollatura tra Patria e lettere. Benché sia possibile rintracciare alcuni segnali di apertura, che farebbero propendere per una patrimonializzazione della produzione migrante, a ben guardare la relazione tra letteratura della migrazione e canone nazionale si pone sotto il segno dell'ambiguità. Nel presente saggio si tenta di analizzare e ricostruire tale movimento di patrimonializzazione che, se per un verso, include e cede uno spazio di parola allo scrittore migrante, per l'altro, produce nuove forme di segregazione e rinsalda vecchie gerarchie di potere. Questa ipotesi di fondo viene messa alla prova a partire una particolare forma scrittura – la scrittura collaborativa – forma con cui il sistema delle lettere ha dato all'inizio la parola allo scrittore migrante e che, a dispetto di ogni previsione della critica, non solo sconfinò oltre la fase di esordio ma in anni recenti giunge a dare luogo a scritture che silenziano e si appropriano della voce del migrante riportandolo nel ruolo di "informante nativo".

Italian Migration Literature: a national heritage, but at what price?

Since its emergence, Italian migration literature has struggled to find its place and legitimacy within national literature. It has been the object of open denial or of neutral indifference, and has been considered as a set of scattered and hierarchically inferior texts, with respect to the Italian literature, as it establishes a separation of *Patria e lettere* (homeland and Letters). Although it is possible to detect a set of opening signals, that would lead to a "patrimonialisation" of migrant literature, however, looking more closely, it appears that the relation between migration literature and national canon is marked by ambiguity. In this article, we try to analyse and to reconstruct this process of "patrimonialisation" which, on the one hand, includes and gives voice to the migrant writer, but, on the other hand, it produces new forms of segregation and strengthens old hierarchies of power. We test this hypothesis on a particular form of writing – the collaborative writing – the form through which, in the begging, the Italian literary system gave voice to migrant writer. Despite critical predictions, not only the collaborative writing has gone beyond the beginning stage, but it has recently given rise to writings that silence and appropriate the voice of the migrant, casting him once again in the role of "native informant".

Du « musée archéologique » à la « caserne militaire » : représentations conflictuelles d'une occupation migrante dans Pantanella. Canto lungo la strada de Mohsen Melliti

NICOLA BRARDA

Lors d'une conférence consacrée au patrimoine, Jean Davallon souligne un paradoxe apparent : ce que nous appelons patrimoine était considéré au sein du droit romain comme « hors patrimoine », inscrit dans le domaine de « l'extra patrimonium et extra commercium [...], c'est-à-dire [des] choses qu'on ne pouvait ni s'approprier ni vendre, et qui étaient des biens communs » (Davallon 2012). L'ambivalence du terme soulevée par cette remarque, en même temps qu'elle interroge le lien entre le patrimoine et sa mise en commun, encourage à prendre en examen les *écarts* à l'intérieur des pratiques de patrimonialisation, et plus précisément les zones de contact entre patrimoine, privatisation et valorisation commerciale. C'est notamment le cas dans les villes contemporaines, où le lien souligné par Maria Gravari-Barbas entre actions d'ordre esthétique et « commodification » de l'espace public (Gravari-Barbas 2000, 223) peut être élargi à la rénovation du patrimoine urbain. Ainsi, dans le cadre de ce regain d'attention pour le décor de la ville – et de son corollaire, à savoir la lutte contre la dégradation urbaine (« *degrado* ») sous ses différentes formes¹ – les populations migrantes qui comme en Italie choisissent de s'installer dans les « interstices » des centres-villes abandonnés par leurs anciens habitants (Cervelli 2014, 7) se voient mises à l'écart. Dans le même temps, la place croissante des acteurs privés au sein de la « formation des paysages urbains » depuis les années quatre-vingt (Gravari-Barbas 2000, 232) laisse entrevoir des patrimonialisations contrariées, où la privatisation s'accompagne d'un recours stratégique au lexique du patrimoine, l'insistance sur la valeur esthétique, architecturale ou historique d'édifices particuliers servant à leur valorisation économique.

¹ L'opposition *decoro/degrado* revêt une place considérable dans le discours médiatique et politique sécuritaire de ces dernières années, mais son émergence est largement antérieure, comme en témoignent les représentations qui accompagnent l'occupation de la Pantanella.

Le cas de l'ex usine de pâtes Pantanella, dans la Rome contemporaine, donne à voir cette intersection entre rénovation du patrimoine urbain, privatisation et exclusion des populations migrantes. Datant de la fin du dix-neuvième siècle et objet, jusque dans les années cinquante, de plusieurs élargissements successifs portant la main d'architectes majeurs de l'époque², l'usine figure parmi les fleurons de l'archéologie industrielle de la capitale. À l'abandon depuis les années soixante-dix, elle sera occupée par des migrants de l'été 1990 au 31 janvier 1991, date de leur expulsion. Malgré l'ampleur – 3532 occupants (Curcio et Gallini 1992, 99) – de ce qui constitue l'une, si ce n'est la plus grande occupation migrante recensée dans l'histoire de l'Italie contemporaine, et son rôle pionnier dans les luttes des migrants pour une reconnaissance politique à une époque où la question migratoire émerge à peine³, l'occupation de la Pantanella n'a pas donné lieu à un travail de mémoire : Armando Gnisci soulignait ainsi en 2002 que « la storia della ex Pantanella a Roma, anch'essa di appena dieci anni fa, sembra che sia stata già (da tempo) dimenticata dagli italiani » (Gnisci 2003, 164). De fait, seuls deux textes, publiés un an après la fin de l'occupation, lui sont entièrement consacrés : l'essai de Renato Curcio, *Shish Mahal*, et le roman de Mohsen Melliti, *Pantanella. Canto lungo la strada*, qui figure dans le canon d'une littérature de la migration alors naissante⁴.

L'ancien complexe industriel, lui, fera l'objet d'une requalification menée par la société Acqua Pia Antica Marcia dans le courant des années quatre-vingt-dix : une opération d'envergure, dont le lancement s'accompagne de la présentation publique d'un ouvrage sous la direction de Francesco Amendolagine, *Mulino Pantanella. Il recupero di un'archeologia industriale romana*, publié auprès de la prestigieuse maison d'édition Marsilio. Dans un cas probant d'utilisation de la patrimonialisation scientifique comme outils de légitimation (ou de sacralisation, pour reprendre

² On songe notamment aux interventions de Pietro Aschieri, et à la reconstruction menée par Vittorio Ballio Mopurgo après les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Pour un aperçu de l'histoire architecturale de l'édifice, voir en ligne *Pastificio Pantanella* (s.d.).

³ Pour un aperçu de l'histoire de la Pantanella et de sa portée politique, l'essai de Renato Curcio, *Shish Mahal*, accompagné d'une section statistique incluant les différents recensements effectués par la Caritas, constitue à ce jour la source la plus détaillée et exhaustive concernant l'occupation.

⁴ À ce « corpus » des plus restreints s'est ajouté récemment l'enquête journalistique de Giuliano Santoro (*Al palo della morte. Storia di un omicidio in una periferia meticcica*, 2015) qui consacre un chapitre à l'occupation de l'édifice en la mettant en relation avec l'installation d'une importante communauté bengalaise dans le quartier voisin de Torpignattara.

NICOLA BRARDA, *Du « musée archéologique » à la « caserne militaire » : représentations conflictuelles d'une occupation migrante dans Pantanella*. Canto lungo la strada de Mohsen Melliti

Oeuvre pionnière de la littérature de la migration en Italie, le roman de Mohsen Melliti *Pantanella. Canto lungo la strada* (Roma, Edizioni Lavoro, 1992) repara-court l'occupation de l'usine de pâtes désaffectée du même nom (ex pastificio Pantanella) par une communauté de plusieurs milliers de migrants, de l'été 1990 à janvier 1991.

Dans ce qui constitue la seule oeuvre fictionnelle consacrée à la plus grande occupation migrante que le pays ait vécu, l'auteur interroge le lien central entre la Pantanella et le reste de la ville de Rome, examinant le jeu de regards, d'interactions et d'interprétations qui contribue à façonner des conceptions contradictoires de cet espace occupé. En examinant la manière dont le lieu passe aux yeux de ses visiteurs du statut de « musée archéologique » à celui de « caserne » militaire, l'article souhaite analyser les tensions qui traversent l'interprétation de cette occupation, et les stratégies de résistance mises en place par ses habitants, en même temps que par une écriture se faisant mémoire de la réinvention d'un lieu.

Dal "museo archeologico" alla "caserna militare": rappresentazioni conflittuali di una occupazione migrante in Pantanella. Canto lungo la strada di Mohsen Melliti

A pioneer novel in migrant literature in Italy, Pantanella. *Canto lungo la strada* (Roma, Ediz. del Lavoro, 1992) by Mohsen Melliti narrates the occupation of an abandoned pasta factory (ex pastificio Pantanella) by a community of several thousand migrants, from summer 1990 to January 1991.

In what appears to be the only fictional work dedicated to the most important migrant occupation within the recent history of the country, Melliti questions the bond between the Pantanella and the rest of Rome, and shows the interplay of glances, interactions and interpretations that shape the contradictory perceptions of this occupied space. By examining the way in which this space gradually evolves, in the eyes of its visitors and inhabitants, from the status of "archeological museum" to that of "military quarter", this article intends to analyse the tensions between different conceptions of the occupation, the strategies of resistance through which its inhabitants face an hostile external glance, and the role of writing in building a memory of a reinvented location.

Les effets paradoxaux de la patrimonialisation des mémoires des migrations : le cas de la Petite Espagne à la Plaine Saint-Denis en France

EVELYNE RIBERT

L'intérêt pour l'histoire et les mémoires des migrations s'est développé dans différents pays à partir des années 1970/1980. Plusieurs facteurs ont concouru à cet engouement : la prolifération mémorielle actuelle et la patrimonialisation à tout va qui l'accompagne (Ribert 2012) : le mouvement d'*ethnic revival* ou « renaissance ethnique » (Green 2004, 45) aux États-Unis et ailleurs qui se traduit par la valorisation, par divers groupes, d'un héritage et d'origines propres : le développement d'un tourisme des racines et les intérêts économiques qu'il génère (Legrand 2006 : 2008) : la mise en avant du passé par des groupes porteurs de revendications sociales, économiques et politiques pour expliquer et dénoncer des stigmatisations et discriminations persistantes à leur égard (Baur 2008, 17) : le tournant historiographique vers l'histoire sociale et l'intérêt croissant des institutions patrimoniales et muséales pour les cultures populaires et les questions de société (Clavairolle 2014) : enfin le désir de certains acteurs de lutter, au sein des États, contre la segmentation de la population entre groupes ethniques ou entre populations installées depuis longtemps sur le territoire et migrants plus récents. Les initiatives en faveur du patrimoine des migrations, parmi lesquelles les créations de musée, ont aussi fait l'objet de préconisations de la part des institutions internationales comme l'Unesco qui y voient un moyen de favoriser la pleine acceptation des migrants et de leurs descendants par les nationaux.

En France, l'intérêt pour l'histoire et les mémoires des migrations est concomitant avec l'émergence des débats autour des enfants d'immigrés, la *deuxième génération* — alors qu'ils se restreignaient auparavant à l'immigration elle-même — et avec l'implantation durable du Front National dans le paysage politique. Investie par des historiens au début des années 1980 (Noiriel 1988), cette thématique est devenue l'objet du travail d'associations comme Génériques et, au cours de la même décennie, est également apparue dans les musées. Elle a connu un fort développement dans les années 1990, avec les programmes de rénovation urbaine menés

dans le cadre de la politique de la ville et souvent accompagnés d'actions mémorielles visant à *recueillir* la mémoire des habitants des logements promis à la démolition. Au tournant du siècle émergent aussi des revendications mémorielles, avec la création en octobre 1999 du Comité Marche 98, « dont l'objectif est de réhabiliter, honorer et défendre la mémoire des victimes de la traite négrière et de l'esclavage des ex-colonies françaises »¹ ou celle des « Indigènes de la République » ou du Conseil représentatif des associations noires de France (CRAN) en 2005, auxquelles font suite diverses lois mémorielles (Michel 2015) : loi du 29 janvier 2001 sur le génocide arménien, loi Taubira du 21 mai 2001 sur la traite négrière², et la très controversée loi du 23 février 2005³. Enfin, 17 ans après le lancement du projet et après que de nombreux obstacles ont été surmontés, a ouvert en 2007 la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, devenue Musée national de l'Histoire de l'Immigration, au Palais de la Porte Dorée, à Paris (Cohen 2007 ; Gruson 2017).

Ces différentes initiatives en faveur des mémoires et du patrimoine des migrations, aux origines, à la genèse et aux motivations diverses, sont sous-tendues par la croyance qu'elles favoriseraient la reconnaissance et l'acceptation des migrants et de leurs descendants « en faisant connaître l'histoire de la migration, en [soulignant les] apports, [...] et en montrant aux intéressés que leur histoire et leur contribution au développement économique et culturel du pays sont reconnues » (Ribert 2011, 75). Mais quels sont les effets de ces initiatives ? Quelles représentations véhiculent-elles ? Favorisent-elles véritablement la reconnaissance et l'acceptation des migrants ? J'esquisserai quelques éléments de réponse à partir d'un exemple concret : celui de différentes initiatives mémorielles prises dans le quartier dit de la *Petite Espagne* à la Plaine Saint-Denis, en banlieue parisienne. Après avoir présenté brièvement l'histoire du quartier et les différentes actions mémorielles et patrimoniales engagées, trois effets paradoxaux seront pointés.

¹ Cf. <http://cm98.fr/lassociation-memorielle/> [consulté le 10 septembre 2018].

² Loi Taubira du 21 mai 2001 qui reconnaît la traite négrière comme crime contre l'humanité et stipule que les manuels scolaires doivent y accorder une certaine place.

³ Loi du 23 février 2005 « portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés ». L'alinéa 2 de l'article 4, qui évoque le « rôle positif de la présence française outre-mer », a provoqué un tollé et sera finalement abrogé.

EVELYNE RIBERT, *Les effets paradoxaux de la patrimonialisation des mémoires des migrations : le cas de la Petite Espagne à la Plaine Saint-Denis en France*

L'intérêt pour l'histoire et les mémoires des migrations s'est développé dans différents pays à partir des années 1970/1980 et a donné lieu à de nombreuses initiatives. Ces actions sont sous-tendues par la croyance qu'elles favoriseraient la reconnaissance et l'acceptation des migrants et de leurs descendants à travers une meilleure connaissance de leur histoire et de leur apport. Cet article s'interroge sur les effets de ces initiatives et les représentations qu'elles véhiculent, à partir d'un exemple concret : celui des actions mémorielles mises en œuvre dans le quartier dit de la *Petite Espagne* à la Plaine Saint-Denis, en banlieue parisienne. Il en ressort que ces actions ne conduisent pas nécessairement à la reconnaissance des migrants ni à leur meilleure acceptation. En effet, les mémoires mises en valeur sont partielles, ne présentant que certaines trajectoires et centrées principalement sur l'ancrage local, quand elles ne renvoient pas les migrants à l'altérité. En outre, le public en est restreint, souvent limité aux *concernés*, aux *déjà impliqués* ou aux *convaincus*. On ne peut donc qu'être dubitatif sur leur portée, *a fortiori* face à la multiplication des discours, politiques et médiatiques, stigmatisants ou alarmistes, sur les migrations passées et présentes. Ce résultat amène, de façon plus générale, à s'interroger sur la croyance selon laquelle la connaissance du passé, et l'entretien d'une mémoire, seraient de nature à éviter la reproduction des tragédies.

The paradoxical effects of migrants' memories becoming cultural heritage: the case of the Petite Espagne à la Plaine Saint-Denis in France

Interest in the history and memories of migration has developed in different countries since the 1970s and 1980s and it has fostered many initiatives. These actions are underpinned by the belief that they would promote the recognition and acceptance of migrants and their descendants through a better knowledge of their history and contribution. This article examines the effects of these initiatives and the representations they convey, based on the concrete example of the memory actions implemented in the so-called Little Spain district at Plaine Saint-Denis, in the Paris suburbs. It appears that these actions do not necessarily lead to the recognition of migrants or their better acceptance. Indeed, the memories highlighted are partial, representing only certain trajectories: either they are usually centred on local anchoring, or they send migrants directly back to otherness. In addition to this, the public is restricted, often limited to those who are concerned, already involved or convinced. We can therefore only be doubtful about their scope, especially considering the multiplication of political and media discourses on past and present migrations, which often have stigmatizing or alarmist purposes. This result leads to a more general consideration: are the knowledge of the past and the preservation of memory likely to prevent future replications of tragedies?

La fabrique des identités migratoires : de l'usage du culturel comme outil de dépolitisation des migrations

CAROLINE ZEKRI

Dans le sillage des évolutions de la seconde partie des années 1980 et des années 1990, qui ont vu émerger et s'affirmer un discours sur la *mémoire de l'immigration*, le champ de la recherche sur les migrations s'est davantage ouvert, au cours des dernières décennies, à l'étude de la dimension culturelle des phénomènes migratoires et des dites *cultures des immigrés*, mettant au jour une valorisation culturelle des migrations à l'œuvre dans les sociétés européennes, précisément au moment où l'on constate la mise en place de politiques dites *d'immigration* ou *d'asile et d'immigration* de plus en plus restrictives et excluantes dans la quasi-totalité des pays européens. Cette contradiction apparente nous invite à réfléchir au sens et à la portée des mots *culture*, *culturel* et *interculturel* ainsi qu'à la pertinence du recours au *culturel* pour traiter des questions migratoires dans le champ académique. Car compte tenu de la culturalisation politique et médiatique croissante des débats liés à l'immigration, les chercheurs ont le devoir éthique de s'interroger, *a minima*, sur la place qu'ils et elles doivent accorder au *culturel* dans les études migratoires, même lorsqu'il est envisagé dans sa forme ouverte de *diversité culturelle*, puisque diversité n'est pas synonyme d'égalité entre les cultures. Tant qu'il y aura des cultures dominées et des cultures dominantes, on ne pourra faire abstraction de ce que la culture dominante comme la culture dominée doit à son statut plutôt qu'à une supposée *essence*. C'est l'un des précieux enseignements que l'on peut tirer des travaux du sociologue franco-algérien Abdelmalek Sayad.

De la culture en héritage ou la culture comme enjeu de pouvoir

Il n'est pas de témoignage de culture qui ne soit en même temps un témoignage de barbarie. Cette barbarie inhérente aux biens culturels affecte également le processus par lequel ils ont été transmis de main en main. (Benjamin 1942, 433)

La colonisation ne s'est-elle pas faite, selon la mythologie coloniale, au nom de la culture (celle des colonisateurs) à apporter (!) aux colonisés, ces naturels dénaturés ? Et cela sans avoir à le faire effectivement et, le voudrait-on, sans pouvoir le faire totalement, car une culture « apportée » est-elle encore, pourrait-on se demander, une culture ? C'est là une autre des ambiguïtés de la notion de culture. (Sayad 1979, 33)

Que veut dire (et ne pas dire) la valorisation culturelle des migrations ? Et d'autant plus quand elle s'inscrit dans l'espace-temps du musée, un espace-temps politique, dont on connaît la contribution déterminante à la construction des récits nationaux sur lesquels ont été fondés les États-nations européens ? Les analyses du politologue et historien britannique Benedict Anderson l'ont bien montré, le Recensement, la Carte et le Musée ont été trois outils de l'idéologie coloniale qui ont profondément informé la façon dont les États coloniaux ont imaginé leurs colonisés (Anderson 2002).

Au cours du XIX^e siècle en effet, les musées deviennent des lieux d'élaboration de ces communautés imaginées théorisées par Anderson, où se transmettent à la fois un récit national et une mémoire collective. On rappellera la percutante formule de l'historienne de l'art Carol Duncan, selon laquelle, « *museums can be powerful identity-defining machines* » (1991, 101). Sur le cas de la France, on peut également citer les travaux de Dominique Poulot, qui vont dans le même sens :

La fondation des musées nationaux, initiée largement par la Révolution française, fait ensuite du droit d'entrer au musée un droit du citoyen, en même temps qu'une nécessité pour l'identité et la reproduction de la communauté imaginaire nouvelle. (Poulot 2009, 39)

Or, la fabrication d'une narration de soi, d'un *Nous*, ne va pas sans la fabrication d'une narration de l'Autre, d'un *Autre*. C'est pourquoi le lien entre fabrication d'un imaginaire national et idéologie coloniale est très

CAROLINE ZEKRI, *La fabrique des identités migratoires : de l'usage du culturel comme outil de dépolitisation des migrations*

Partant d'une définition de la culture comme enjeu de pouvoir, cet article interroge la récente valorisation culturelle des migrations dans les sociétés européennes et la pertinence du recours à la catégorie du culturel pour traiter des questions migratoires dans le champ académique.

Explorant la contribution de la culture à la construction des récits nationaux sur lesquels ont été fondés et continuent d'exister les Etats-nations européens, l'auteure concentre plus particulièrement son analyse sur le Musée national de l'histoire de l'immigration, à Paris, institution muséale-nationale qui apparaît particulièrement paradigmatique de ce que l'usage de la culture fait aux migrations, en situation de domination culturelle : une dissimulation du politique, une dépolitisation des luttes sociales et de la question migratoire.

The making of migratory identities: the use of cultural categories as a tool for depoliticizing migration

Starting from a definition of culture as a question of power, this article examines, on the one hand, the recent cultural appreciation of migration in European societies and, on the other hand, the relevance of the category of the cultural in order to deal with migratory issues within the academic field. The study shows how the culture contributes to the construction of the national narratives which establish and continuously frame European nation states. In particular, the author focuses on the National Museum of the History of Immigration in Paris, as a museum-national institution that counts for a paradigmatic use of migration from a cultural point of view, that is, the situation of cultural domination. This example reveals how the politics dissimulates itself, carrying out a depoliticization of both social struggles and migration issues.

Dai musei dell'immigrazione a un museo in uno spazio occupato: la difficile relazione tra musei, migrazioni e arte contemporanea

DILETTA MOSCATELLI

Dalla memoria al patrimonio: i musei dell'immigrazione e i loro limiti

Nel corso dell'ultimo decennio, la questione della memoria e della patrimonializzazione delle migrazioni è stata oggetto di importanti ricerche nell'ambito di diverse discipline quali l'antropologia, la sociologia, la museografia, la storia, la storia dell'arte.

Di particolare interesse sono i lavori di due gruppi di studio di formazione relativamente recente: il gruppo di ricerca nato nel 2010 presso l'EHESS di Parigi in collaborazione con il *Musée National de l'Histoire de l'Immigration* (MNHI), che promuove un seminario permanente intitolato *Mémoires et patrimonialisations des migrations*; e il gruppo pluridisciplinare *Mela Project - European Museums in age of migrations*, che coinvolge nove partner europei (tra i quali il Politecnico di Milano e l'Università degli Studi di Napoli "L'Orientale") e che tra il 2011 e il 2015 ha portato avanti un lavoro di riflessione a proposito delle caratteristiche comuni ai musei del XXI secolo e al ruolo fondamentale che le migrazioni (intese in senso ampio non solo come mobilità di persone, ma anche di merci, informazioni, saperi) assumono al loro interno.

Se i lavori di *Mela Project* mettono in discussione la forma museale contemporanea e i suoi strumenti, rispetto alla patrimonializzazione di un fenomeno complesso e sfaccettato come quello delle migrazioni, il gruppo di ricerca francese analizza le articolazioni tra la dimensione individuale e quella collettiva delle memorie delle migrazioni e le loro differenti forme di patrimonializzazione.

Più precisamente il lavoro di Evélyne Ribert chiarisce alcuni importanti aspetti relativi alla differenziazione dei diversi tipi di memoria delle migrazioni e al loro diverso trattamento da parte delle istituzioni, mettendo in luce i fini più o meno espliciti che ne guidano i processi di patrimonializzazione.

Nel suo articolo *Formes, supports et usages des mémoires des migrations. Mémoires glorieuses, douloureuses, tues* (Ribert 2011) attraverso numerosi esempi di situazioni francesi e internazionali, l'autrice distingue diversi tipi di memoria delle migrazioni: le memorie gloriose, che valorizzano il contributo che i migranti hanno apportato alla costruzione del paese di arrivo, come nel caso degli europei emigrati negli Stati Uniti durante il XX secolo; le memorie dolorose, quelle che riguardano le ex colonie, la schiavitù, la tratta, rivendicate dai discendenti di persone direttamente interessate, e che mirano a ristabilire un dovere di riconoscimento nei confronti di popolazioni a lungo dimenticate; infine le memorie taciute degli immigrati stigmatizzati, quelli che faticano ad essere considerati come parte integrante della società di arrivo, ma che sono sempre più presi in considerazione, in particolar modo attraverso la creazione di musei dell'immigrazione.

Le memorie di cui parla Evélyne Ribert hanno due caratteristiche comuni: da un lato riguardano le migrazioni del passato, dall'altro aspirano ad entrare a far parte integrante del patrimonio nazionale del paese di arrivo. Come viene spiegato dall'autrice, questi processi di costruzione memoriale hanno spesso origine da un bisogno di memoria espresso direttamente dalle popolazioni interessate o dai loro discendenti, ma è allo stesso modo possibile che siano le istituzioni a organizzare delle iniziative culturali per promuoverne la memoria, spesso al fine di placare le tensioni presenti nella società.

Proprio nel momento in cui le istituzioni intervengono a riconoscere il valore di una particolare istanza, di un evento, di un oggetto, il processo di patrimonializzazione si compie. Ciò significa che se molto di quello che è considerato patrimonio oggi ha probabilmente avuto origine da un bisogno di memoria, non tutti i bisogni di memoria diventeranno patrimonio un giorno. Nel passaggio (potenziale) da una memoria diffusa e trasversale ad un patrimonio selezionato, delimitato e cristallizzato si giocano, dunque, gli interessi dei processi di patrimonializzazione (Barbe e Chau-liac 2014) e della costruzione del passato non solo *nel* presente, ma anche *attraverso* di esso (Rautenberg 2003).

I musei dell'immigrazione, se rappresentano senza dubbio la forma più evidente in cui si concretizza il processo di patrimonializzazione delle migrazioni presentano, al tempo stesso, alcune importanti criticità. Come sottolinea Ribert, innanzitutto, nel caso del MNHI (così come avviene per altri musei) in un unico museo sono rappresentati diversi tipi di immigra-

DILETTA MOSCATELLI, *Dai musei dell'immigrazione a un museo in uno spazio occupato: la difficile relazione tra musei, migrazioni e arte contemporanea*

Questo articolo presenta alcuni risultati di una ricerca antropologica svolta presso il MAAM, Museo dell'Altro e dell'Altrove di Metropoliz, un museo non istituzionale che nasce in uno spazio occupato alla periferia di Roma. A partire da un panorama delle critiche mosse nell'ultimo decennio ai musei nazionali dell'immigrazione, l'autrice dimostra come questo spazio espositivo possa essere considerato un modello alternativo per trattare le migrazioni senza cercare di rappresentarle, ma costituendo uno spazio politico di visibilità, di riscatto e di difesa dei migranti che lo abitano.

From immigration museums to a museum in a squat: the difficult relationship between museums, migrations and contemporary art

This article shows some parts of the anthropological research carried out at MAAM, a non-institutional museum born in the outskirts of Rome. After over-viewing criticisms made to national immigration museums in the last decade, the author tries to demonstrate how the MAAM exhibition space can be an alternative way to deal with migration by creating a space for political visibility, migrants' protection and self-redefinition rather than a place where trying to merely represent migrations.

Giacomo Sferlazzo e «la discarica di Lampedusa»

DI DILETTA MOSCATELLI¹

DM: *Dal 2009 con il Collettivo Askavusa raccogli dalla discarica di Lampedusa degli oggetti appartenuti a migranti. Molti di quegli oggetti sono oggi a Porto M, uno spazio espositivo che avete creato appena sopra il porto dell'isola. Come nasce l'idea di questa raccolta?*

GS: L'idea della raccolta degli oggetti dei migranti nella discarica di Lampedusa non nasce come un progetto con un programma preciso. Nasce piuttosto come esigenza, quella di raccogliere e conservare tutte quelle cose che altrimenti sarebbero state distrutte. Io frequentavo già da prima la discarica perché è un luogo che è stato sempre molto importante fin dalla mia infanzia, per vari motivi, per vari episodi. Poi negli anni ho maturato la sensazione, l'idea che la discarica sia uno dei luoghi cardine della contemporaneità, per motivi politici, economici, simbolici. La discarica è il luogo dello scarto della produzione ed è il luogo in cui gli oggetti arrivano ad assumere una forma che è quella appunto della spazzatura la quale, però, viene rimessa a profitto. Quello delle discariche è uno dei settori in cui in Sicilia, e non solo, la mafia fa più profitti: i rifiuti difficilmente smaltibili, ad esempio, vengono appaltati alla mafia da chi detiene il grande capitale, dalle multinazionali, dalle banche, dalle grandi centrali nucleari o dai grandi apparati petroliferi. Quindi la discarica contiene in sé già tutta una serie di simboli e di stratificazioni politico-economiche che ne fanno veramente un luogo simbolo della contemporaneità, anche dal punto di vista filosofico. Riflettendo sulla produzione delle merci a partire da Marx e da lì in avanti, penso a Guy Debord², per esempio, quando diceva che la merce si è fatta spettacolo, lo spettacolo della società. Ma questi sono tutti spunti di riflessione che hanno bisogno di tanto spazio per essere approfonditi. Io mi limito a dire che ho frequentato la discarica da sempre, sia in termini di gio-

¹ Intervista al membro del Collettivo Askavusa e co-fondatore di Porto M a Lampedusa, realizzata il 15 settembre 2018.

² Debord, G. (1967) *La société du spectacle*, Paris, Buchet-Chastel.

co, quindi di arte, sia in termini politici quindi ancora, se volete, di arte, sia in termini filosofici. Detto questo, in una di queste passeggiate trovai un pacco contenente lettere, fotografie e testi sacri che proveniva dall’Etiopia e parlandone con gli altri del Collettivo Askavusa abbiamo cominciato ad andare alla discarica quasi quotidianamente per cercare di recuperare il maggior numero possibile di oggetti tra quelli che andavano incontro alla distruzione. Perché le barche migranti che venivano sequestrate all’inizio dalla Guardia Costiera e dalla Marina Militare Italiana e poi a mano a mano da Frontex, venivano sequestrate come corpi di reato, portate prima nella discarica dell’isola e poi distrutte. Insomma, non avevamo un’idea precisa di cosa fare di quegli oggetti. C’era questa urgenza, questa intuizione di salvarli, assieme all’enorme valore storico, culturale e politico che portavano con sé. Poi a mano a mano abbiamo iniziato a porci (e continuiamo a farlo) delle domande di varia natura a proposito del modo in cui esporre gli oggetti, del modo in cui metterli a disposizione del pubblico, di come finanziare questo lavoro. Col tempo abbiamo cercato di dare delle risposte sempre nella prassi, cioè traducendo tutte le nostre riflessioni più o meno filosofiche, più o meno politiche in azioni concrete.

DM: *Qual è lo scopo di questo spazio? Valorizzare le migrazioni? Farne memoria?*

GS: Lo scopo del nostro lavoro a Porto M si è andato modificando nel tempo: oggi per noi è importante porre delle domande più che dare delle risposte. Vogliamo aprire una discussione attorno alla questione delle migrazioni che in Italia e in generale in Europa, a nostro parere, è affrontata attraverso un dibattito assolutamente falsato che non va al cuore delle questioni. Il cuore delle questioni riguarda l’economia e la storia, cioè l’evoluzione dell’economia e della guerra portata avanti da un gruppo ristretto di potere: mi riferisco al potere bancario, o a quello delle multinazionali che condizionano sostanzialmente la vita del pianeta. Da lì bisogna partire per analizzare la questione delle migrazioni che è una questione assolutamente politica, storica, economica, e non una questione umanitaria. O meglio, umanitaria lo diventa *di riflesso*, di conseguenza. Invece nei media si tende a parlare di migranti *prima di tutto* in termini umanitari. E anche questo ha una radice storica, che risale almeno al periodo successivo alla Seconda Guerra Mondia-

Mediterranean Liminalities: Human/Non-Human Entanglements in Narratives of Migration

JESSICA SCIUBBA

The Mediterranean is an interstitial site of involuntary, and at times coerced, hybridizations; by its nature, the *middle sea* positions itself as a locus of mediation, of in-betweenness, as an unstable and multidirectional space of encounter/clash. This space of encounter is marked by intersections of people across its shores, where environmental emergences and geopolitical turmoil intersect, and where human and non-human traces, bodies, and matter coexist with and contaminate each other. The risk of contamination is not merely symbolic: the Mediterranean also serves empirically as a receptacle of organic and inorganic waste, as a fluid curtain under which sunken debris is buried and concealed. In recent decades, as a consequence of countless shipwrecks, the bodies of migrants attempting to reach Europe from North Africa, the Middle East, and elsewhere, have added material human bodies to this waste, transforming the Mediterranean into a fluid necropolis, where the decaying corpses of drowned migrants are dehumanized, reduced to organic wrecks, and drifted into abjection.

In his powerful article *Bodies of Water*, Joseph Pugliese remarks how in this space:

Everything [...] exceeds categories, borders, limits: humans fold into marine creatures, catch of the day to be auctioned off at the markets. This is how the global South breaches the defences of Fortress Europe: via punctured rubber dinghies and fishing nets. As necrogenic cargo, these human specters inhumed in fish defy frontiers: served on a platter, they enter your homes to become both your alimentation and your waste. A clandestine submarine life courses through your veins. (2006, 17)

Invoking the taboo of cannibalism, Pugliese provocatively alludes to the European obsession with borders, uncovering instead their frailties and inconsistencies. The collapse of boundaries between the human and the non-human world destabilizes the line between self and other, the acceptable and the repugnant, exposing the abject nature of these interspecies entanglements. From this perspective, the abject, dehumanized corpses of migrants acquire a degree of agency post-mortem by inciting

reactions of disgust, abhorrence, and loathing when they are perceived as threatening the bodily and moral integrity of a certain construction of the subject via contact and contamination.

In *The Posthuman*, Rosi Braidotti proposes a necro-political approach to our times that provides alternative theoretical perspectives allowing «for an ethics that respects both the horror and the complexity of our times and attempts to deal with them affirmatively» (2013, 131). Following Braidotti, I explore theoretical and aesthetic approaches to human/non-human entanglements in the liminal space of the Mediterranean, that not only destabilize but also transform understandings of state power when these entanglements are made visible and analyzed in a certain light.

The unsettling potential of what I call the post-mortem agency of the migrant is made possible by what Jane Bennett refers to as «the confederate agency of many macro- and microactants» (2010, 23) a cluster made of human bodies and the vibrant matter of the marine environment. In the liminal space of the *middle sea*, human bodies become entangled with aquatic life. Stacy Alaimo suggests that they evoke a primordial inter-species unity, thus becoming «part of a dynamic, intra-active, water world» (2012b, 490). Dismembered, unable to survive in an inhospitable place such as the sea bottom, those bodies are attacked by other forms of living beings and are absorbed into multispecies entanglements. These trans-species figurations can come into being only in what Donna Haraway defines as a «naturalcultural contact zone» (2008, 7) emblematically embodied, in this case, by the interstitial space of the Mediterranean. Its waters can be described as a privileged space for «ecological, evolutionary and historical diversity», as ecotones, as spaces of transition «where assemblages of biological species [both human and non-human] encounter each other and interact outside their comfort zones» (Haraway 2008, 217). Paradoxically, in this human/non-human interaction, where human bodies are transformed into either food for fish or passive receptacles for the marine life, there is something left for the human to gain. Far from any aestheticization of death, I here intend to underline how this inter-species coexistence allows the human to maintain its destabilizing, admonitory power even post-mortem, and thus to function as a macabre, corporeal testimony to the blurring of national and social boundaries between the self and the other. At the same time, through their disturbing presence, those human/non-human clusters also become material reprimands against Europe's institutional ineptitude.

JESSICA SCIUBBA, *Mediterranean Liminalities: Human/Non-Human Entanglements in Narratives of Migration*

This article explores multimedia narratives of migration that, in different ways, confer to migrants a post-mortem degree of agency via an encounter between the human and the non-human, where the latter can acquire the features of the metamorphic power of the aquatic life, or the impalpable materiality of the uttered or written word. Images, sounds, words, texts, and the non-human environment entangle with the human and their vibrant matter resonates at such a high, disturbing frequency that it manages to shake the numbed consciences of European societies. I explore theoretical and aesthetic approaches to human/non-human entanglements in the liminal space of the Mediterranean that not only destabilize but also transform understandings of state power.

Nikolaj Skyum Bendix Larsen's installation *End of Dreams* (2015), presented in Pizzo Calabro in June 2014 and then at the SALT Galata Cultural Institute in Istanbul, serves as a starting point to illustrate the destructive and transformative power of the sea over both the human and the non-human. The work, realized during Larsen's residency at the Italian art organization Qwatz, is an eulogy to the countless migrants who lost their lives at sea in the attempt to cross the Mediterranean and reach Europe. The analysis then turns to Giovanni Maria Bellu's investigative novel *I fantasmi di Portopalo* (The Ghosts of Portopalo, Milano, Mondadori, 2004) and the video installation *Solid Sea 01: The Ghost Ship* – presented by the multidisciplinary network of artists and scholars Multiplicity during the 2002 art exhibit *Documenta 11* in Kassel, Germany and based on Bellu's investigations – which provide vivid insights into how post-mortem agency is acquired by migrants through the destabilizing, abject load of their corpses. The closing section of the article analyzes Dagmawi Yimer's short film *ASMAT* (2015), which offers a counterpoint to the abject aesthetic of the previous narratives and provides an alternative perspective on migrants' post-mortem agency, one that humanizes them instead of relying on the abjection of their corpses. The transmediality of my analysis is a conscious choice. I seek to connect these testimonies and highlight their alternative aesthetic responses to the tragedies at sea, as I look for ways to reinstate migrants' right to be acknowledged and mourned.

Liminalità mediterranea: intrecci tra l'umano e il non-umano nelle narrazioni di migrazione

Il Mediterraneo rappresenta uno spazio interstiziale di ibridazioni involontarie e talvolta forzate; in questo spazio, i corpi senza vita dei migranti morti durante l'attraversamento si intrecciano con l'ambiente marino dando origine a grovigli

multi-specie e divenendo un monito contro l'inettitudine istituzionale europea. Questo articolo prende in esame narrazioni di migrazione di diversa natura al cui interno l'incontro tra l'umano e il non umano conferisce ai migranti un'agentività *post-mortem*. Nella mia analisi, il mondo non-umano acquisisce le sembianze del potere metamorfico della vita acquatica, o l'impalpabile materialità della parola proferita; immagini, suoni, parole, testi, e ambiente subacqueo si intrecciano con i resti dell'umano e la materia vibrante che risulta da questo incontro risuona ad una frequenza talmente alta ed inquietante da riuscire a scuotere le coscienze assopite delle società europee.

Il punto di partenza della mia analisi è costituito dall'installazione dell'artista danese Nikolaj Skyum Bendix Larsen *End of Dreams* presentata a Pizzo Calabro nel giugno del 2014. L'opera rappresenta un elogio funebre agli innumerevoli migranti morti nel Mediterraneo e si fa testimonianza del potere distruttivo e trasformativo del mare sia sull'umano che sul non-umano. L'analisi volge poi al romanzo investigativo di Giovanni Maria Bellu *I fantasmi di Portopalo* (2004) e all'installazione video *Solid Sea 01: The Ghost Ship* (2002) presentata dal collettivo di artisti Multiplicity in occasione della mostra Documenta 11 a Kassel, in Germania, e basata sull'inchiesta di Bellu. Le opere in questione forniscono una vivida testimonianza di come i migranti possano acquisire un'agentività *post-mortem* attraverso il potenziale destabilizzante ed abietto dei loro cadaveri. La sezione conclusiva dell'articolo analizza il corto di Dagmawi Yimer *ASMAT* (2015) che si pone in netto contrasto con l'estetica dell'abiezione alla base delle narrazioni precedenti. *ASMAT* propone una prospettiva alternativa dell'agentività *post-mortem* dei migranti umanizzandone i corpi senza vita, e restituendo loro i nomi e le identità negate attraverso la parola scritta o proferita. La transmedialità della mia analisi rappresenta una scelta deliberata volta a connettere testimonianze eterogenee e a sottolineare le distinte risposte estetiche alle tragedie in corso nel Mediterraneo, nel tentativo ultimo di ripristinare il diritto dei migranti ad essere riconosciuti e commemorati.

Pratiche artistiche transmediali ispirate (d)agli archivi della migrazione in America: le cartografie no border di JR ad Ellis Island

PAOLA ZACCARIA

A partire dalle ultime decadi del XX secolo, il *border* rappresenta la figurazione chiave nell'elaborazione di un pensiero critico che evidenzia l'improponibilità storica ed epistemologica di restare ancorati a concetti della modernità coloniale quali il nazionalismo, la superiorità del modello politico, razziale, economico e culturale eurocentrico e, nell'ambito dei saperi, la netta distinzione tra discipline, arti e linguaggi. Il confine si pone allo stesso tempo come figura materiale e concettuale, così come argomentato in vari ambiti dai *mestizos* e dalle *mestizas* sud-americani, dai soggetti diasporici e postcoloniali e dal recente pensiero decoloniale che s'innesta, tra l'altro, nel solco tracciato da Frantz Fanon¹.

Walter D. Mignolo, uno dei più noti teorici del pensiero della colonialità/modernità, ritiene che nella sua riflessione radicale sull'identità culturale dei soggetti discendenti dalla diaspora africana, Stuart Hall abbia mostrato come le questioni dei dannati della terra poste da Fanon siano intrecciate all'innovativa formulazione della *double consciousness* ad opera dello storico, sociologo, attivista e scrittore afro-americano William E.B. Dubois, e che le condizioni esposte dai due antesignani del pensiero anti-egemonico intrattengano a loro volta un legame stretto con il pensiero del confine. A partire da questa intuizione, Mignolo fa luce su come le politiche della colonizzazione e della modernità, nell'ideare e praticare l'istituto della schiavitù e le conseguenti politiche razziste che hanno segnato l'identità e coscienza afro-americana come razzializzata e quindi doppia, non abbiano fatto altro che indurre alla delineazione, anche nell'ambito della percezione del sé di tutti i soggetti subalterni, sfruttati ed esclusi dal corpo sociale *nazionale*, di una linea di demarcazione netta tra den-

¹ Per la critica decoloniale, la questione del *dannato della terra* al centro dell'opera di Fanon si ripete nelle lotte rivoluzionarie di ogni tempo: straniero nella sua stessa terra, il dannato non ha discorso. Chi ha coscienza della mai avvenuta decolonizzazione – come afferma Walter Mignolo (2011) – alleandosi con gli insorgenti, dovrebbe pensare e agire come eurodecentrato, de-razzializzato dalla logica coloniale della modernità eurocentrica.

tro e fuori, tra chi appartiene e chi è estraneo, insita nella concezione della frontiera, concetto che viene negli studi odierni esteso in ambito politico, sociale, identitario e della coscienza. Walter D. Mignolo e Madina Tlostanova raccontano l'inestricabilità del pensiero di confine da quello della doppia coscienza in un breve, fulminante paragrafo del saggio *Theorizing from the Borders: Shifting to Geo- and Body-Politics of Knowledge*:

Geo- and body-politics of knowledge as well as border thinking implies the awareness of the double consciousness.

Double consciousness, as conceptualized by the African-American sociologist W.E.B. Dubois lies at the very foundation of border thinking. Double consciousness is border thinking and border thinking is double consciousness. There cannot be border thinking without double consciousness. Imperial consciousness is always territorial and monotopic; border thinking is always pluri-topic and engendered by the violence of the colonial and imperial differences. (Mignolo e Tlostanova 2006, 211)²

Gli studiosi, per lo più di origine latino-americana, del gruppo *Colonialidad/modernidad*³ cui appartengono Mignolo e Tlostanova, stanno dimostrando come il *border critical thinking* funge da strumento indispensabile per:

- destrutturare i canoni culturali egemoni dell'espistemologia eurocentrica;
- decolonizzare le nozioni d'inclusione/esclusione;

² Ho introdotto il pensiero della *scuola modernidad/decolonidad*, in particolare la proposta del *delinking* dai saperi ancora colonialistici come essenziale per la fuoriuscita dall'occidentalizzazione in quasi tutti i miei saggi degli ultimi anni (Zaccaria 2012, 2015, 2017) in cui, in un'ottica *no border* e smurante ho proposto la necessità di spostare il focus dall'analisi dei rapporti di potere in ambito transatlantico a una prospettiva geo-politica e geo-culturale più ampia denominata *transmediterraneo*. Nella nuova *Introduzione* alla seconda ed. del volume *La lingua che ospita. Poetiche, Politiche, Traduzioni*, intitolata *Mobilità ospitalità poetiche traduzioni* (2017, 9-38), ho dato conto dei concetti di *differenza coloniale* e *matrice coloniale* del potere elaborati da vari componenti della scuola (in partic. le note 2, 3, 4, 5, 6, 7).

³ Su questa innovativa scia interpretativa del colonialismo europeo Mignolo e l'antesignano Anibal Quijano hanno dato vita a un *colectivo de pensamiento critico* chiamato *Grupo Modernidad/Colonialidad*, attivo dal primo decennio di questo secolo. Si tratta di una rete multigenerazionale e multidisciplinare di intellettuali che hanno impostato il loro lavoro di ricerca in una prospettiva decoloniale. Tra gli altri: i sociologi Edgardo Lander, Ramón Grosfoguel, Agustín Lao-Montes, il semiotico Zulma Palermo, la pedagogista Catherine Walsh, gli antropologi Arturo Escobar e Fernando Coronil, il critico letterario Javier Sanjinés, i filosofi Enrique Dussel, Santiago Castro-Gomez, Maria Lugones e Nelson Maldonado-Torres.

PAOLA ZACCARIA, *Pratiche artistiche transmediali ispirate (d)agli archivi della migrazione in America: le cartografie no border di JR ad Ellis Island*

Il nucleo generativo della riflessione qui condotta risiede negli intrecci tra l'arte della fotografia e altre tipologie di rappresentazione, come la narrazione, le rielaborazioni fotografiche, l'arte cinematografica. La fotografia non è qui considerata semplicemente un medium culturale, sociale, politico ed estetico, quanto piuttosto una narrazione complessa del mondo, soprattutto quando, ad esempio, le foto originali sono sottoposte a dei procedimenti traduttivi/trasformativi attraverso le tecniche di rimediazione, intermedialità e transmedialità che danno forma a prodotti definibili come *transmedia stories* (Jenkins 2006). Prendendo in considerazione opere visuali contemporanee che si originano nella messa in connessione inter-intra- e trans-mediale di immagini e narrazioni reperite in archivi non-ufficiali, quei tipi di archivio che Foucault, Sekula e Pugliese, nelle loro analisi sulle interazioni tra potere-sapere e corpo, chiamano *archivi ombra*, questo lavoro analizza come la fotografia – in quanto tale, o (re)mediata in altri codici e media come narrazione, cinema, arte visiva – riesce a creare nuovi, differenti modi di concepire l'America e il sogno della migrazione verso il nuovo mondo a partire dallo sguardo dell'artista in quanto estraneo a quella cultura. Nello specifico, ci si occupa di due diverse trasmediazioni create da JR, un attivista dei nostri tempi dalle origini volutamente non dichiarate, che vive e lavora per lo più in giro per paesi e continenti: le installazioni *Unframed- Ellis Island* (2014) e il cortometraggio *Ellis* (2015), in cui le installazioni del primo progetto divengono parte integrante del setting. Entrambe le opere sono state realizzate nell'ospedale abbandonato del complesso di prima accoglienza degli immigrati di Ellis Island. La scelta di adottare una prospettiva critica decoloniale ha richiesto una metodologia critica, conversazionale, intersezionale volta a dis-locare lo sguardo dell'interprete italiano dalla posizionalità di insider per muoversi invece verso lo sguardo obliquo dell'artista non-italiano che ha a sua volta fatto esperienza della migrazione in Europa e che, proprio a causa della sua personale storia di de-territorializzazione e de-linking (Mignolo), si sente emotivamente e politicamente vicino alla storia dell'emigrazione europea in USA, tanto da ri-visitare e trans-mediare le foto dell'arrivo dei immigrati ad Ellis Island in due differenti e tuttavia interconnesse opere d'arte.

Transmedia art works inspired by migration to North America: the Ellis Island no border cartographies by JR

The essay focuses on the interplay between the art of photography and other types of (re)presentations, such as narration, photo remakes and film. Photography is here considered not so much as a social, cultural, political and aesthetic medium, but rather as a complex narration of the world, especially when the

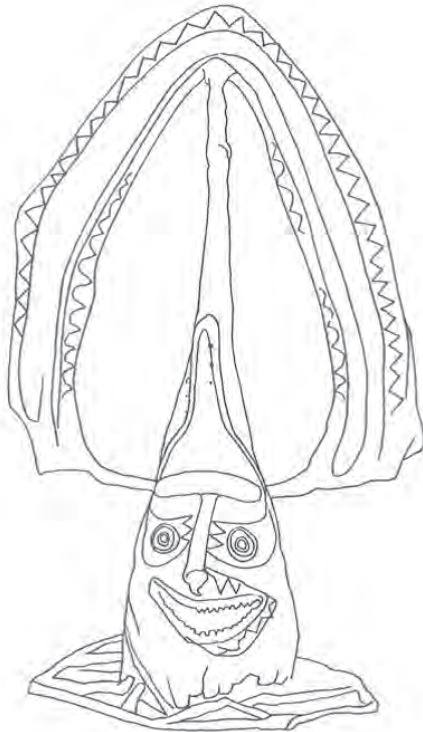
original pictures undergo translational/transformative processes through remediation, intermediality and transmediality techniques, thus becoming what Jenkins (2006) calls *transmedia stories*.

Taking into account contemporary visual works that spring from inter-, intra- and trans-medial connections between images and narrations found in the non-official archives that Foucault, Sekula and Pugliese, in their works on the interactions knowledge-power-body, have called *shadow archives*, the purpose of this work is to analyze how photography – in/by itself, or (re)mediated into other codes and media such as narration, cinema, visual art – creates different ways of conceiving of *America* and the early xx-century dream of migration according to the insider/outsider gaze of the artist. The case study is concerned with two different trans-mediations by JR – a contemporary activist living and working most of the time in different countries and continents. Unearthing forgotten visual documents of the European migration to North America laying in Ellis Island shadow-archives, JR works at the installations for the project *Unframed- Ellis Island* (2014) set in the abandoned Hospital complex of Ellis Island and later on at the short film, *Ellis* (2015) where the *Unframed* art installations are part of the scenic design.

The comparative, conversational, intersectional critical methodology aimed at dislocating the critic's eye from the Italian insider positionality requires a shifting to the eye-obliquity of the non-Italian artist who has himself experienced migration in Europe and yet, because of his own story of deterritorialization and delinking, feels so emotionally and politically close to the European story of migration and ghettoization in the United States as to revisit and transmediate the photos of the migrants' arrival to Ellis Island into two different and yet inter-laced works of art.

*Réévaluation du projet Musées du monde :
première mission du Comité scientifique
de rééquilibrage culture*

HEIDI WOOD



Tropen museum, Amsterdam

Acte de naissance du Comité scientifique de rééquilibrage culturel

Les pages qui suivent ont leur point de départ dans un projet d'inventaire en dessin des collections muséales dans 35 villes que j'ai mené de 2009 à 2015. Le projet s'appelait *Musées du monde*¹. Les débats qui secouent les musées ethnographiques depuis quelques décennies dont j'ai connaissance depuis peu m'incitent à repenser le discours dont j'ai entouré ce projet. Je revois l'approche à mes dessins en faisant une nouvelle distinction dans le type de musées consultés : entre *musées de Soi* et *musées des Autres*. Cette classification me permet de poser la question de *qui parle* et de *qui on parle* dans le récit muséographique, en écho des pratiques de réflexivité devenues courantes. Lors de la réalisation des dessins, je n'avais pas su lire le récit dans ces Sterme.

Je me trouve dans la même situation qu'un directeur de musée chargé de collections issues d'un contexte colonial dont l'approche est mise

en cause par de nouveaux apports théoriques et d'un monde qui change. J'entends à la fois réhabiliter mes archives et tenter d'endiguer une tendance institutionnelle qui consiste à réduire le nombre d'objets présentés pour mieux servir un récit actualisé. Je m'intéresserai à la contribution des cartels et des notices explicatives muséaux aux efforts de revoir le discours que des musées occidentaux se permettent de tenir sur les *Autres* en menant une étude comparative dans quelques musées parisiens. J'esquisse ici les prémices d'un Comité scientifique de rééquilibrage culturel pour mener à bien cette action. Je compléterai



Musée Mc Cord, Montréal

¹ On peut consulter ces dessins sur www.heidiwood.net > projets > musées du monde.

HEIDI WOOD, *Réévaluation du projet Musées du monde : première mission du Comité scientifique de rééquilibrage culture*

L'artiste plasticienne, qui travaille depuis quelques années à un inventaire fictif d'une trentaine de musées du monde sous forme de dessins de collections, donne ici un complément pseudo-érudit à son entreprise. Sous la forme d'un faux manifeste intellectuel d'un Comité scientifique imaginaire de rééquilibrage culturel, elle donne cette fois une étude des cartels des expositions de musées, notamment au Musée du Quai Branly et au Louvre. Elle interroge le regard que porte et colporte le musée européen sur les arts premiers (des autres) et les arts seconds (de soi) à travers ces textes de médiation. Elle essaie de saisir les enjeux d'une artification des objets en œuvres au sein des collections. Enfin devant l'absence de documentation sur les auteurs d'artéfacts « translocalisés » vers les musées dans un contexte de domination coloniale, elle suggère ironiquement, au nom du Comité, de fabriquer des biographies fictives d'artistes afin de rétablir l'égalité entre artistes premiers et seconds.

A reassessment of the Musées du monde project: the first objective of the scientific committee for cultural rebalancing

The artist, who has been working for several years on a fictional inventory in drawing of the collections of thirty or so museums worldwide, delivers here a pseudo-erudite addition to her undertaking. In the form of a false intellectual manifesto by an imaginary Scientific Committee of Cultural Rebalancing, she studies the labels in museum exhibitions, in particular those of the Musée du Quai Branly and the Louvre. She questions the vision that European museums have – and transmit via these mediating texts – of what the French call arts premiers (those of others) and what she calls art seconds (those of Europeans). She looks at the issues at stake in the artification of objects within collections. Finally, given the absence of documentation on the creators of artifacts “translocalised” towards museums in a context of colonial domination, she suggests ironically, in the name of the Committee, the fabrication of fictional artist biographies so as to restore equality between “first” and “second” artists.

Nuove frontiere della letteratura italiana della migrazione

UGO FRACASSA

Era il 1978 quando Gianni Celati esortava un *tu*, apostrofato di «cretino», ad acquisire un regime di autonomia narrativa, a farsi cioè le proprie storie: «Caro pensatore, dacci un taglio di fare il cretino, prova anche tu a farti delle storie e vedrai che questa è la sputtanata verità» (1978, 185). Sebbene riferite ad una «vocina» interiore, freudianamente interpretabile come super-io e storicamente come emanazione del sindaco di Bologna Renato Zangheri, con tali parole il giovane protagonista del *Lunario del paradiso* pareva rivolgersi, in virtù della collocazione esplicitaria dell'apostrofe, indirettamente anche al lettore. Quel finale, rivisto a posteriori dall'autore poiché, al pari di altre pagine del romanzo, «sdilinquito e vanezio» (Celati 1991), parve favorire in Italia il fiorire di una narrativa giovanile, da Palandri (1979) a Tondelli (1980), e suona oggi come eco lontana di una stagione culturale votata alla condivisione democratica delle pratiche artistiche. Si potrebbe affermare insomma, con buona approssimazione, che negli anni Settanta restava valido per Celati quanto affermato da Walter Benjamin negli anni Trenta del secolo scorso:

L'esperienza che passa di bocca in bocca è la fonte a cui hanno attinto tutti i narratori. E fra quelli che hanno messo per iscritto le loro storie, i più grandi sono proprio quelli la cui scrittura si distingue meno dalla voce degli infiniti narratori anonimi [...]. «Chi viaggia, ha molto da raccontare», dice il detto popolare. (Benjamin 1995, 248)

L'esperienza raccontata nel *Lunario* era, tra l'altro, proprio quella di un viaggio o, più precisamente, di una migrazione: «A vent'anni ero partito per una migrazione, con zaino in spalla e quasi senza soldi, fermandomi a lungo in Germania» (Celati 1991).

A quarant'anni dal 1978 il suolo italiano è ormai stabilmente meta di un'immigrazione che, a partire dai primi anni Novanta, ha progressivamente assunto caratteristiche di massa tanto da garantire, a partire dal 1993, l'incremento demografico a fronte del saldo negativo della crescita naturale. E ai primi anni Novanta risalgono, come è noto, gli esordi di

quella produzione editoriale che sarebbe stata etichettata, tra le molte proposte nomenclatorie, come letteratura migrante. Non stupisce che, fin da subito, l'urgenza narrativa da parte dei nuovi arrivati abbia prodotto resoconti dell'esperienza affrontata, anche in virtù della sollecitazione da parte di coloro che si disponevano a raccogliere e trascrivere, più o meno liberamente, simili testimonianze¹. Da allora un certo numero di scrittori immigrati, non più bisognosi di tutela linguistica ma a tutti gli effetti italofoeni, ha saputo ricavarsi uno spazio nel panorama editoriale nazionale grazie ad una produzione non più vincolata alla mera rievocazione delle vicissitudini diasporiche.

Recentemente la firma di Helena Janeczek, scrittrice di origine tedesca naturalizzata italiana, vincitrice dell'ultima edizione del Premio Strega, è comparsa, accanto a quella dell'albanese Elvis Malaj e degli altri componenti la dozzina dei finalisti del premio, in calce ad un appello circolato sui quotidiani e indirizzato ai rappresentanti del governo per la revoca dell'ordinanza di chiusura dei porti promulgata dal ministro delle infrastrutture. Per una sorta di deformazione professionale, i firmatari riconoscono, nella massa dei migranti respinti verso altri lidi, innanzitutto delle «storie», postulando la riconversione senza residuo di quei vissuti, naturalmente disponibili a fornire materia da romanzo, in narrazione:

In questi giorni non abbiamo potuto fare a meno di seguire con angoscia la vicenda dei migranti soccorsi a bordo dell'Aquarius dopo che il governo le ha sbarrato l'attracco nei nostri porti. Ciascuna di quelle 629 persone ha una storia della quale, purtroppo, sappiamo troppo poco².

Procacciarsi delle storie, piuttosto che "farsi le proprie" per condividerle come bene comune, ovvero – con terminologia aggiornata – in regime di *copyleft*, è del resto l'obiettivo primario di chi decide le sorti attuali dell'industria editoriale su scala globale. L'arte del racconto oggi, affidata piuttosto ai professionisti dello *storytelling* che ad anonimi narratori, eventualmente divulgata nei corsi di scrittura creativa, si fonda sulla disponibilità di materie prime, in forma grezza o semilavorata a caldo, come nel caso delle testimonianze di migranti, poiché – per citare le parole di Brian Murray, CEO del colosso editoriale HarperCollins Publishing:

¹ Mengozzi definisce lo schema di un simile *dialogo*: «scena interlocutoria della narrazione personale» (2012, 9).

² La lettera è stata pubblicata a pagina 7 del quotidiano «La Repubblica» il 18 giugno 2018.

UGO FRACASSA, Nuove frontiere della letteratura italiana dell'emigrazione

Nell'ultima decade il racconto della migrazione è passato dalle mani dei protagonisti – gli immigrati che fin dai primi anni Novanta ne avevano narrato le vicende, dapprima grazie all'intermediazione linguistica e culturale di un coautore italiano – a quelle di autori autoctoni, talvolta già affermati come Eraldo Affinati e Melania Mazzucco, talaltra segnalatisi proprio grazie a storie raccolte dalla viva voce di profughi o testimoni e confezionate in forma di romanzo (Fabio Geda, Giuseppe Catozzella). L'articolo offre una riflessione critica sul fenomeno e propone una prima classificazione del corpus sulla base delle sue caratteristiche formali, narrative ed editoriali.

New frontiers of Italian emigration literature

In the last decade, the storytelling of migration has changed its protagonists: from the immigrants of the early nineties, thanks to the linguistic and cultural intermediation of an Italian coauthor, to both autochthonous successful authors, such as Eraldo Affinati and Melania Mazzucco, and authors who give a novelistic representation to the voices of refugees or witnesses, such as Fabio Geda and Giuseppe Catozzella. The article proposes a critical thinking on the phenomenon and a first classification of the corpus on the basis of its formal, narrative and editorial features.